

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 43

Artikel: Le petit ami d'enfance
Autor: Alesson, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES

du Canton 15 c.
de la Suisse 20 c.
de l'Etranger 25 c.

Pilules ! Pilules ! Pilules !

Peste soit de la mode et de ses caprices ! Elle enrichit, appauvrit, empaume et détrône sans rime ni raison. Elle enterre et condamne à un oubli éternel et irrémisible ceux auxquels elle avait promis l'immortalité ! Sans nous occuper d'Alexandre, de César ou de Napoléon, qui n'ont rien à démêler avec les pilules, des tables tournantes ou des médiums, qui n'en ont jamais fait usage, prenons comme exemple les pilules Morrisson, pour lesquelles les inventeurs dépensaient jadis annuellement de 7 à 8 millions de francs pour frais de réclames dans les journaux du monde entier. Eh bien, si vous parlez des dites pilules à la génération actuelle, 99 personnes sur 100 vous demanderont si vous parlez grec ou latin.

Puis est venue l'incomparable Revalescière, avec ses 42,000 miracles authentiques et ses guérisons infaillibles. Oui, infaillibles ! car elles ont guéri le premier pape infaillible qui ait existé dans la chrétienté, Pie IX. Il est mort, cependant, mais nous avons la conviction que s'il vivait encore, il protesterait contre l'ingratitudo et l'oubli du présent siècle !

Et l'on ose, après cela, parler de la dégénérescence, de l'abattement de la race humaine, au moral et au physique !... C'est bien fait ! Pourquoi oublier et renier ainsi ses bienfaiteurs ? Pourquoi ?... C'est que l'esprit humain ne peut se soutenir longtemps au ton du diapason où on l'a fait monter pour les besoins de la cause. Il lui faut du changement, de la variété.

Les hommes veulent bien se laisser plumer avec plus ou moins de plaisir, pourvu que les moyens employés ne soient pas monotones. Pour rendre ce genre d'industrie lucratif, il faut, comme en agriculture, savoir pratiquer l'art des assolements. Ainsi, gardez-vous de remplacer de prime-abord des pilules par d'autres pilules ; cela ne prendrait guère ; vous y seriez pour vos frais. — Laissez passer les elixirs de longue vie et autres extraits, essences et alcools divers vinaigrés, huiles, graisses, onguents, pommades, etc., et vous pourrez ensuite reprendre en toute sûreté vos pilules.

Mais auparavant, voici un nouveau phénomène vers lequel accourent les masses. C'est le prophète de Lavey. Celui-ci, nous dit-on, n'impose aucun tarif pour ses conseils et consultations ; il se contente de ce qu'on veut bien lui remettre librement ;

probablement parce que ses études ne lui ont pas coûté cher. C'est aussi par inspiration qu'il a découvert que ce système était le plus propre à sa réputation. Mais il est à craindre qu'il ne pâllisse de plus en plus devant un nouvel astre qui s'est élevé à l'horizon et brille du plus vif éclat. C'est une nouvelle comète ! Hâtez-vous donc d'accourir, messieurs, mesdames ! Les comètes passent si vite que plus d'un pourra regretter de ne s'y être pas pris assez tôt. Ce sont, cette fois, de vraies nouvelles pilules, plus merveilleuses que la Revalescière, car elles ont déjà sauvé bien des existences humaines, et guérissent infailliblement toutes les maladies imaginables, imaginaires et beaucoup d'autres encore. Mais leur vertu la plus réelle, — et que les réclames des journaux oublient, — c'est celle d'arrondir très rapidement la bourse des fabricants, qui peuvent rire sous cape et disent sans doute à l'occasion « qu'il faut traiter les fous selon leur folie. »

En terminant, je vous prie, Monsieur le Rédacteur, de soumettre à vos lecteurs le problème suivant :

Si un objet revient à un fabricant à la somme de 10 à 11 centimes, et qu'il se vende, par exemple, la bagatelle de 1 fr. 25, quel est le bénéfice réalisé ? — Prime : un flacon de poudre à dessiller les yeux.

Vevey, 20 octobre 1884.

L. C.

Le petit ami d'enfance.

Blanche, ma femme, m'avait souvent parlé de Julien, mais je n'avais jamais vu Julien.

Julien, c'est l'ami d'enfance de ma femme.

Julien faisait son volontariat militaire pendant que je faisais mon volontariat matrimonial, c'est-à-dire la cour à Blanche.

Le jour de mon mariage, je me préparais à voir Julien, mais Julien, tombé malade, était retenu à l'infirmerie.

Après la consécration officielle de notre amour, Blanche et moi nous disparûmes pour voyager durant deux mois, de sorte que je n'avais pu voir Julien.

Dire que nous avons fait le tour traditionnel de l'Adriatique, avec escale prolongée à Fontainebleau, serait inexact. J'ai horreur de cette excursion clichée. On fait route côté-à-côte avec de nouveaux mariés, comme moi, on descend dans les mêmes hôtels, on échange des regards qui signifient : « nous aussi ; » quelques regards de plus et l'on organisera des parties carrées. Abomination... Est-il quelque chose de plus accablant, de plus mortel pour l'amour que les amours en commun ? Pour-

quoi ne constituerait-on pas une table d'hôte de nouveaux mariés ?

Moi qui aurais voulu cacher ma bien-aimée dans ma poche, ne laissant dépasser que sa bouchette rose à portée de mes baisers...

J'ai donc tourné le dos à P.-L.-M. et suis allé installer mes premières joies sur les bords des lacs d'Ecosse, dont certains petits pieds que je connais bien ont foulé l'herbe verte.

Hélas ! tout a une fin, les meilleurs moments de la vie surtout. Nous sommes revenus à Paris. Toutefois, j'en ai violemment rompu le séjour par une retraite savante vers notre maisonnette de Louvecienne, mettant ainsi entre nous et les parents et amis, tous gens curieux et désœuvrés, médisants et dangereux, le plus de kilomètres possible.

Aucun cottage n'est plus coquet ni mieux disposé pour le bonheur à deux que notre maisonnette isolée, loin des grands chemins, accrochée au versant de Marly, qui regarde la vallée de la Seine. Un nid tout neuf, sous les feuilles fraîches, parfumé de jeunesse et d'espérance, riche en lendemains.

C'est là que nous vivions, Blanche et moi.

Quand je me reporte aux premières journées passées ici, je me sens incapable de les compter. On se levait, on courait rire et s'embrasser dans le jardin, et tout de suite la nuit venait ; on rentrait pour s'attabler et s'embrasser, et tout de suite le jour reparaissait. Heures chères, je vous salue et me prosterne pieusement devant votre souvenir.

Environ trois mois après notre installation ici, c'est à dire il y a cinq jours, j'étais dans le salon du rez-de-chaussée, le matin, je fumais un bon cigare ; madame n'était pas encore levée. Mon regard filtrait à travers les percées de feuillage et gagnaient les lointains. Révais-je ? Nullement, bien au contraire. Je m'ingéniai à ciseiller dans mon âme la sensation de mon bonheur. On est si malheureux lorsqu'on s'aperçoit qu'on n'a pas su goûter dans le présent un bon moment !

Drelin ! drelin ! La cloche tinta.

C'était Julien !!!

— C'est Julien ! ami cher, me cria ma femme déjà à la fenêtre.

Un malade sous le coup d'une opération atroce, auquel on annonce le chirurgien et sa troussse, n'a pas de défaillance plus douloureuse que celle que je subis. Je sentis mon éden s'écrouler, je flairais l'ennemi. Adieu bonheur, adieu la vie, adieu tout, adieu Blanche qui fut ma femme ! Je vais t'exécrer, te maudire.

Par quel escalier ma femme était-elle descendue, quelle porte s'était ouverte devant Julien ? je l'ignore ; ce que je sais bien, c'est que ma femme et Julien étaient déjà devant moi, se tenant par la main !

— Le voici, ce Julien, dont je t'ai tant parlé ; nous avons été élevés ensemble.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dis-je en esquissant un sourire absolument déloyal.

C'est un assez gentil garçon, ce Julien, brun, avec de beaux gros yeux de bœuf, la bouche faisant la risette immuable des sots contents de vivre, l'air bêbête. Telle est du moins l'impression que fait toujours ce genre d'amis.

On fit sur-le-champ un tour de jardin.

Ma femme, les doigts accrochés à ceux de Julien, courrait et folâtrait avec lui ; elle allait partout, lui montrait chaque fleur, le jet d'eau, la tonnelle, — la chère tonnelle où nous nous étions dit de très près tant de doux compliments ! — Profanations ! J'avais donc été seul à aimer !

Je les suivais avec la mine piteuse d'un chien au dress-

sage. Quand je songe quelle fut mon attitude en ce déastreux moment, je déclare avoir été sublime de politesse.

Ce Julien s'emparait de ma place, me chassait de la vie et je ne le foudroyais pas... Le voilà donc, ce Julien, disait mon tocsin intérieur, cet autre homme qui avant moi a connu ma femme, qui traduit mieux que moi ses regards et ses inflexions de voix, qui interprète sans se tromper jamais ses réparties et ses réticences, qui sait la faire rire aux éclats ou produire sur ses joues ces adorables fossettes tant de fois comblées de mes baisers. Et je souffre cela, moi, le mari...

Il la tutoie, ils s'embrassent, et je ne les supprime pas du monde... Blanche me dégoûte, elle est nauséabonde, les lorettes sont des héroïnes de vertu auprès d'elle.

Pourquoi ne se sont ils pas épousés ? Pourquoi ne m'at-on pas refusé honêtement ? Pourquoi ?...

On sonna le déjeuner. Blanche prit le bras de Lucien et le mien, puis, nous entraînant tous les deux, nous obligea de courir comme trois petits fous. Odieux trio...

A peine étions nous à table, qu'un supplice commença pour moi. Leurs souvenirs mutuels s'échauffèrent et partirent comme des fusées. Dès que l'un avait fini son « kyrié éléison », l'autre reprenait.

— Te rappelles-tu le cerisier chez mon oncle, le jour où tu es restée accrochée à une branche ?...

— Te rappelles-tu quand l'âne à la mère Terpreaux nous a jetés par terre, mes jupons étaient noirs de boue ?...

— Te rappelles-tu ce fameux mardi-gras chez ma nourrice, la crêpe dans le feu ?

— Te rappelles-tu la colère de grand'mère un jour que nous avions caché son paroissien ?

— Te rappelles-tu quand tu as grimpé dans le poulailleur pour me chercher des œufs frais ? J'étais malade...

— Tu étais déjà grande...

— J'avais quinze ans. Comme le temps passe !...

— Ne dirait-on pas que tu es vieillie ?

— Non, mais...

Et Julien, dont le cerveau s'animait avec mon vin, ajouta :

— C'était le bon temps.

— Faites-donc, dis-je, sans être entendu.

— Tu es mariée, te voici une dame

Et, subitement, tous deux me regardèrent surpris, les scélérats avaient littéralement oublié ma présence. Je présume que ma pauvre physionomie exprimait un char grin indicible, car tous deux, interloqués, se turent.

— Notre babilage ne t'amuse guère, ami, me dit Blanche, pardonne-nous, pardonne-moi.

— Tout ce qui te touche m'intéresse, répondis-je avec l'accent aimable le plus faux que je me sois connu.

— Tu as de bien belles boucles d'oreilles, dit Julien, montre-les donc.

— Oh ! on ne touche pas, c'est un cadeau de mon mari.

Ce respect délicat pour un objet provenant de moi calma un peu ma douleur. Je repris même connaissance au point de pouvoir dominer la situation.

On quitta la table. Blanche ressaisit Julien par le bras pour le promener, dans la maison cette fois. Je dus les suivre. On passa partout.

— La belle chambre... dit Julien.

— On n'entre pas, c'est le cabinet de travail de mon mari.

Parvenus devant notre chambre commune, Julien s'écria d'un ton gouailleur :

— Oh ! celle-ci doit être...

Il ne put achever, Blanche tira la porte d'un geste nerveux.

— Le public n'entre pas ici, dit-elle.

Hurrah ! vivat... Tout ce qui se rapportait à moi avait

été religieusement exclu des rires et des bavardages. La trouée lumineuse faite dans mon nuage s'élargissait. Elle ne l'aime pas, me disais-je, elle ne l'a jamais aimé ; ce n'est qu'un fâcheux et non un rival. J'étais fou, mais oui, je suis fou ; qu'ai-je pu soupçonner ? Ce sont deux enfants, deux frères. J'ai vu trouble, je suis jaloux, Othello ne serait qu'un mari complaisant auprès de moi.

Le cours de ces réflexions rafraîchissantes nous avait ramenés aux rez-de chaussée.

— Si nous faisions une partie de croquet ? dit Blanche.

— Volontiers, fit Julien, seulement, nous n'assommerons pas les fleurs ? Te rappelles-tu le beau lis que nous avons cassé chez le curé ?

— La boîte est là-bas sur le banc, au fond du jardin, tu serais bien gentil d'aller la chercher, dit Blanche à Julien.

Et Julien partit. Dès qu'il eut fait quelques pas, Blanche m'attira dans un coin obscur du salon, me prit la tête entre ses petites mains douces, puis, m'embrassant sur la bouche, elle me dit tout bas :

— Toi, tu es mon idole, je t'adore, je suis heureuse.

Ce baiser-là, voyez-vous, a tout effacé, tout guéri. J'ai été fou un instant, mais je vais mieux, je vous le jure.

Julien est reparti le soir. En le voyant s'éloigner, mon bonheur est rentré dans la maison, comme un hôte familier qu'un étranger aurait fait fuir.

C'est égal, maris heureux, évitez le petit ami d'enfance de votre femme ; sa présence fait trop de mal.

Et vous, jeunes filles, un conseil. Daigner m'écouter, ce que je vais vous dire est très sérieux.

Si vous voulez vous marier, mettez bon ordre aux petites libertés que prend avec vous ce bon jeune homme qui vous tutoie, qui promène sans façon sa main sur votre bras nu. Si vous saviez quelle poudre d'escampette ce tableau jette sur vos prétendants !

Jean ALESSON.

Lè trâi bossus.

On pourro diablio dè coutéli avâi z'u trâi bouébo, ti trâi bossus, borgno et boeitâo, que furont condanâ on bio dzo à vouedi lo pâys dein lè 24 hâorès, po cein que lo pe vilhio dâi trâi, qu'on lâi desâi Barbican, avâi bailli on coup dè couté à n'on gaillâ que lè tsecagnivè, et coumeint on n'avâi jamé pu savâi lo quin avâi fiai, dâo tant que sè ressemblâvont, duront frou ti trâi.

Ye partont don, et s'ein vont dein on pâys étranâdzi, io lè dzeins sè tegnont lo veintro ein vayeint passâ clliâo trâi lulus, qu'on arâi de onna tsaina dè montagnès que remoâvè, kâ lè trâi gaillâ aviont dâi bossès parâires, et coumeint l'étiont borgno dâo mémo ge et que clliotsivont dâo mémo coté, sè resseimblavont coumeint trâi moineaux, et cein amusâvè lo mondo.

— No faut no séparâ, se fe Barbican, lè dzeins ne faront pas atant atteinchon à no ; et après s'êtrè de :atsivo ! tsacon terâ dè son coté.

Barbican allâ demandâ dè l'ovradzo tzi on coutéli que lo gardâ et que n'eut pas à s'ein repeintrè, kâ baillâ on boun'ovrâi, que fe prospèrâ lo commerce et à la moo dâo coutéli, Barbican remariâ la véva, fut bintout cognu dè tot lo pays, surtout pè sè serpentâs, et ramassâ dè l'ardzeint.

Sè frârè qu'ein oïront parlâ, et qu'êtiont ti dou prâo miserablio, vollhiront reveni vers li, mâ furont

mau reçus. Lâo baillâ à tsacon cauquîs centimes et lè z'espidiâ. Quand l'euront tot rupâ, la misère lè ramenâ onco on iadzo, mâ ne troviront què la fenna, qu'ein eut pedi et que lè z'aberdzâ. Tandi que l'étiont ein trein dè sè refére on bocon, Barbican reintrè à l'hotô, et la fenna n'eut què lo temps dè férè catsi sè bio frarès à la câva, kâ Barbican lâi avâi défeindu dè lè z'atteri perquie et dè lâo bailli quiè que sâi. Le dut don lè laissi solets tant quiè ào leindéman né, que se n'homo allâ soupâ défrou. Quand le retornâ à la câva po lâo portâ à medzi, le lè trovâ étai que bas, sein bailli on signo dè viâ, etla pourra pernetta, tota épâirâ dè cein qu'on la porrâi aqchenâdè lè z'avâi tiâ, sè peinsâ que faillai sè débarrassi dè clliâo cadavro, et allâ offri on louis d'oo à n'on cormoran on pou dadou po lè portâ dein la rivière, po férè crairè que s'êtiont niyi, et le fe promettrè ào lulu dè n'ein pas pipâ on mot.

Lo gaillâ arrevè avoué on sa po mettrè lo bossu dedein, kâ la fenna lâi avâi pas de que y'ein avâi dou, et quand l'a fourrâ dedein, lo sè tserdzè su lè z'épaulès et lo va vouedi avau on dérupito iô lo moo regatâ tot avau ; et lo cormoran vint queri son louis d'oo.

— Te mè fas onco on rudo lulu, lâi fâ la fenna ! t'és promet on louis po portâ on bossu dein la rivière, et te l'as rapportâ à la câva !

— Coumeint cein ?

— Eh bin, vins vairè !

Ye vont et trâvont l'autro bossu que resseimblâvè tant ào premi, que lo dadou crut que l'étai lo mémo qu'êtai revenu. Le refourâ dein lo sa et lo va dérupitâ à la méma pliace que l'autro.

Quand s'ein est débarassi et que revint vai la fenna po avâi son louis d'oo, ye reincontrè Barbican que s'allâvè reduirè, et ein lo guegneint, ye crâi recognâitrè lo mémo bossu.

— Ah ! te vâo retornâ onco on iadzo po mé férè affanâ mon louis d'oo, se lâi fe ! Atteinds, melebâogro ! et sein s'einquettâ dè cein que dit Barbican, lo gaillâ, qu'êtai foo qu'on diastro, lâi châote dessus, lo fourrâ dein lo sa quand bin l'autro dzevatâvè qu'on diablio, et sein lo détatsi, lo rebedoulè avau la dérupa, iô Barbican, tot étoumi restâ sein budzi découte sè frârè.

(*Lo resto deçando que vint.*)

Le bonnet de coton au théâtre.

On sait que, jusqu'au commencement de ce siècle, l'action d'une pièce de théâtre, d'une tragédie tout particulièrement, devait se passer dans un même lieu et à une même époque, ce qui constituâit une réelle entrave à l'inspiration des auteurs dramatiques et enlevait à la pièce le mouvement et la vie que donnent les effets scéniques et les surprises habilement ménagées.

Tout à coup, le poète Lemercier, rompt avec les traditions qui consacraient à la tragédie l'unité de lieu et de temps, en composa une dont les deux premiers actes se passaient en France et les deux derniers en Amérique.

La jeunesse des écoles — depuis bien changée —